

LE PATRIOTE de NICE
du SUD-EST
NICE

25 FÉVRIER 1964

LES LETTRES
FRANÇAISES
5 rue de la République - 06

27 FÉVRIER 1964

LA PEINTURE

EMILE MARZE A NICE

par André VERDET

Que devient Emile Marzé?, lauréat de la précédente Biennale de Paris? Au lendemain de sa subite gloire, qu'il dédaigna exploiter, il semblerait que l'artiste ainsi primé, se fût de nouveau enfoncé dans sa lointaine solitude de province.

Emile Marzé vit sur les hauteurs collinières de Mehton, au quartier de l'Annonciade, au creux ensoleillé et feuillu d'une vallée qui s'ouvre vers le large méditerranéen. Sa solitude est toujours aussi grande, et son silence. Auprès de ses parents, qui cultivent avec amour leur terre, il mène une vie tranquille, quasiment pastorale, toute de sagesse dans le travail quotidien. Par les baies de son atelier, on voit se presser des citronniers innombrables et s'inscrire les courbes des montagnes pommelées de pins.

Longtemps cette vallée d'Arcadie a hanté les toiles de Marzé, de même que les natures mortes

aux fruits et aux poissons, les intérieurs feutrés d'ombres et de lumière. Un beau lyrisme campagnard imprégnait ses compositions, taillées comme avec une serpe, aux couleurs robustes et sourdes, se fondant dans une intense monochromie. La période dite des *Canisses* a été déterminante dans l'œuvre du jeune peintre. En effet, l'image de ces barrières de bambous, qu'il travailla jusqu'à l'obsession, lui servit de prétexte pour pousser son art vers le dépouillement. Dans le jeu alterné de division de la lumière de ces canisses, il découvrit soudain la pureté orphique de cette lumière, sa vie à la fois vaste et intime, son chant majeur — et la valeur de l'ombre, comme un contre-poids nécessaire à la clarté. Au-delà de l'apparence, l'effet et de l'illusion, Emile Marzé pénétrait un peu du mystère de la vie véritable, de la vie à la fois ouverte et enfouie. Son art actuel repose sur ce mystère. Les embrasures de fenêtres, les intérieurs, les meubles massifs

évoluent vers une non-figuration toute habitée de leur densité, de leurs formes poussées en leurs extrêmes structuraux, où l'ombre et la lumière deviennent à l'égal des formes qu'elles équilibrent, des présences charnelles. Les ocres, les gris, les rouges indiens sont les couleurs primordiales de cet univers de silence et de méditations : tons toujours robustes et sourds, ennemis de la séduction.

Emile Marzé, ce garçon généreux et amical, mérite amplement une belle exposition dans une bonne galerie parisienne, afin que son œuvre se situe d'une façon décisive sur le plan national... Mais quel est le marchand de tableaux qui ira le dénicher dans son vallon caché au-dessus de Menton, puisque l'artiste a délibérément choisi jusqu'ici la vie recluse en peinture? En espérant l'avancée au grand jour public de ce peintre, ne manquez pas d'aller voir son actuelle exposition à la Galerie Montauti, à Nice.

Création parfaite, un sentiment de solitude presque intolérable. Cette ambiguïté présence-absence est au cœur des œuvres que Marzé crée depuis 1961, date où il obtint le premier Grand Prix à la Biennale de Paris. Depuis, il ne cesse de développer son art vers un dénuement dont la grandeur ne peut échapper.

Jacques LEPAGE.

ARTS
440, Boulevard Saint-Honoré - VII^e

26 FÉVRIER 1964

3 MARS 1964

LYON

du fauvisme à l'avant-garde

PENDANT plusieurs semaines, le Musée de Lyon a abrité une rétrospective du peintre roannais Jean Puy (mort en 1960). On sait que celui-ci comptait parmi les fauves avant de pratiquer un art solitaire, discret et fin, tout en élision.

Mais il n'est pas sûr que l'exposition des tableaux de Jean Puy, à l'alignement sur les cimaises, comme pour une revue, ait bien servi la mémoire de ce peintre à la fois charmant, voluptueux et dru. Il eût fallu créer des niches, morceler l'espace, pour que chaque tableau puisse être contemplé dans une atmosphère d'intimité. Jean Puy reste à redécouvrir à Lyon. Le nouveau conservateur du Musée, Mme Rocher-Juneau, qui a succédé à M. Jullian, professeur à la Sorbonne, prépare maintenant la grande rétrospective de l'été consacrée à Van Dongen.

• A la Galerie l'Œil Ecoute, devenue, dans cette façade du vieux Lyon, plantée sur la Saône, le foyer de la jeune Peinture, trois expositions successives ont marqué la vie lyonnaise. Piero Graziani, lauréat de la dernière Biennale de Paris, y a rassemblé de grandes toiles qui sont comme la vision des Isles Fortunées. Je vois en lui comme un descendant des grands décorateurs tiépolesques. Ignorant les frontières artificiellement tracées entre la forme et l'informe, Graziani fait naître dans l'or des soleils couchants, dans les vapeurs d'une Méditerranée légendaire les profils fantastiques de paradis à la dérive. C'est la peinture du rêve lent et doux, du vol plané au-dessus de la Crète, une ivresse du bonheur que Graziani est un des rares à exprimer avec autant de liberté et de naturel.

Jean Janoir, que son décor de *Pelléas et Mélisande* — dans la mise en scène de Louis Erlo — a rendu célèbre, apportait un autre espace du rêve plus nordique que la croisière de Graziani vers ces ailleurs où tout est luxe, calme et volupté. Jim Léon, peintre anglais établi à Lyon, n'a plus rien à voir avec ce ciel qu'animent des haleines légères. Le sien est peuplé de mauvais anges.

• D'autres expositions intéressantes sont à signaler. Celle des sculpteurs Jacobsen et Consagra, à l'Atelier Sopho, le Nordique opposant le grouillement de ses personnages insolites, nés de la ferraille et des débris, aux ostensoirs, aux portes d'airain fractionnées et morcelées de l'Italien. Celle des peintres savoyards Comelli, Carra et Mairot, tous les trois peintres d'un beau métier aux larges pigmentations.

• Graveur et aquarelliste, Jacques Reverchon est un artiste d'un métier extrêmement savant. Toutes les sensations s'ordonnent chez lui dans une technique extraordinaire. Mais c'est surtout le graveur qui fait songer aux plus grands. Il a exposé à la Galerie Caracalla des visions d'Espagne qui vont du trait incisé avec une sécheresse déliée à une trame serrée. Mais, dans la lumière vigoureuse du trait comme dans les réseaux d'ombres, c'est la même Espagne de la misère et de la dignité que campe vigoureusement Jacques Reverchon qui sait « voir » en assumant l'héritage d'une tradition.

Jean-Jacques LERRANT